

Académie de Béarn



Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison mars 2025

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial

Séance solennelle en ce début de février où dans ce haut lieu du Parlement de Navarre furent intronisés deux Académiciens de Béarn, deux juristes : un professeur de droit constitutionnel et un ancien bâtonnier de l'ordre des avocats : respectivement : monsieur Denys de Béchillon et monsieur Loustalot Forest.

La séance fut précédée d'un hommage au général Baud récemment décédé. Vous lirez le compte rendu d'une passionnante conversation académique qui fut consacrée à l'œuvre de Jean Giono par notre confrère Jacques Legall. On lira aussi dans ce numéro, les portraits qui ont été faits de l'un des fondateurs de l'académie : Gaston Schlumberger ainsi que le portrait d'un peintre peu connu sinon négligé : Roger Laüt qui mérite bien cette redécouverte et cet hommage alors qu'il atteint sa centième année.

On lira aussi évocation de la ville de Chengdu en Chine, une réflexion sur la pollution de Rome, et encore une réflexion de Thierry Moulouquet sur un livre de Justine Augier (personne morale)

Mais que serait un bulletin s'il ne se terminerait par une chronique dans laquelle Marie Luce Cazamayou nous fait revenir au temps des voyages scolaires, et des balades à vélo en Béarn.

Vous noterez que le mois de mars sera marqué par deux évènements : la réception de Madame Sophie Marceau pour son prix de la nouvelle Marguerite De Navarre, 2024 (inscriptions indispensables) et l'assemblée générale de l'Académie qui se tiendra le 25 mars prochain.

SOMMAIRE

1. Editorial
2. Jacques Legall
Février-mars : de
Jammes à Toulet
5. Réception au
parlement de
Navarre
10. Conversation
académique
12. Notes de lecture
14. Portraits
18. Ici et ailleurs
23. Chronique
28. Evènements à
venir

Jacques Le Gall

FÉVRIER-MARS : DE JAMMES À TOULET

Gaspard, Melchior et Balthazar ont quitté la crèche. Le *gâteau des Rois* est digéré. Mieux, à tout prendre, que le *rôle* du percepateur, ce décimateur auquel, en *janvier* dernier, Jammes a eu la candeur de demander des comptes. Nous voilà déjà en *février*. Dont le zodiaque est représenté par deux *Poissons*. Si l'on en croit le Poète Rustique sous les traits duquel Francis Jammes s'est portraituré, de « vieux ronds-de-cuir » pourront servir à purger le verger de ses chenilles. Car les œufs des larves malfaisantes viendront « s'appliquer, pendant la nuit, sur ces *oreillers du parasitisme* », préférentiellement tirés d'un ministère ou de quelque sous-préfecture. L'hiver n'a pas désarmé mais dans le jardin, le printemps pointe le bout du nez avec la *jacinthe*, le *perce-neige*, le *narcisse*. Et, dans les eaux courantes où elle étincelle, on commence à pêcher *la truite* : « Sa robe, étoilée de points noirs et rouges, semble taillée dans du granit ».

Février, au mitan de l'ombreux hiver, brille déjà de pures lumières. C'est le mois de la *Chandeleur*, des cierges que l'on fera bénir et allumera au lit des morts, le mois des nuits « les plus étincelantes de l'année » : le ciel est criblé d'astres et d'une myriade d'étoiles que l'on peut entendre respirer. Non, il ne convient pas de désespérer les natifs de *Février*. Vingt-cinq pour cent d'entre eux ne seront pas des « gringalets ». Au contraire pour certains :

HOROSCOPE DE FÉVRIER

Ce mois, plutôt incomplet,
Donne jour aux gringalets
Dont le sang se tourne en bile.
Si l'année est bissextile,
Il peut naître cependant,
En février, des géants

Mais laissons Jammes consoler les bilieux fébruaristes et s'effacer devant Paul-Jean Toulet, ce poète qu'il tient pour un « grammairien de génie » et qu'il a comparé à un Mozart claveciniste. Né rue d'Orléans à Pau, « pur béarnais » et moitié créole, du moins a-t-il toujours revendiqué cette double origine, ce dandy désenchanté a lui aussi, à sa manière, goûté les vergers odorants et les paysages versicolores. Toutefois, inapte à danser dans « le quillier des idées générales », ce qu'il a surtout chanté, à voix basse, « sous la cendre d'hiver », c'est le « fuyant plaisir de vivre ». Dans tous ses écrits et chacune des soixante-dix *contrerimes* qu'il a ciselées. Dont celle-ci, que ce nouveau *Desdichado*, veuf inconsolé, « Prince d'Aquitaine à la Tour abolie », consacre aux pâles petites heures du deuxième mois de l'année :

LXI

Pâle matin de février
Couleur de tourterelle
Viens, apaise notre querelle,
Je suis las de crier ;

Las d'avoir fait saigner pour elle
Plus d'un noir encrier...
Pâle matin de février
Couleur de tourterelle

Une *contrerime*, soit dit en passant, c'est une pièce dont chaque strophe est formée de quatre vers régulièrement alternés 8-6-8-6 et rimant a-b-b-a, autrement dit « à contre-longueur ». L'académicien-poète Georges Saint-Clair qui, à deux ou trois reprises, s'est essayé à cette forme poétique dont Toulet fut le mainteneur sinon l'inventeur, a parlé d'une « asymétrie subtile où luit le nombre d'or ». La *contrerime* LXI ne comporte que deux quatrains. Alors que les *contrerimes* canoniques en comptent trois. Et que le dernier vers, bien souvent, comme l'a bien dit Charles Dantzig, étrangle l'élégie afin d'empêcher « la scie sentimentale de s'installer ». Un exemple ? La *contrerime* intitulée « Nocturne ». Cette pièce (sauvée par Henri Martineau) a sans doute été écrite à Guéthary, l'ultime *Querencia* de celui dont Jorge Luis Borges a pu écrire qu'il était « certains jours, le plus grand poète français – même si tout le monde l'a oublié » :

X

NOCTURNE

Ô mer, toi que je sens frémir
À travers la nuit creuse,
Comme le sein d'une amoureuse
Qui ne peut pas dormir ;

Le vent lourd frappe la falaise...
Quoi ! si le chant moqueur
D'une sirène est dans mon cœur –
Ô cœur, divin malaise.

Quoi, plus de larmes, ni d'avoir
Personne qui vous plaigne...
Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,
Il s'est mis à pleuvoir.

Comme le temps coule vite ! *Irrevocabile tempus fugit...* Nous voici déjà en *mars*. Sous le signe zodiacal du *Bélier*. Dans le potager, nous rappelle le Poète Rustique, on sème un peu de tout. Dans les champs, on herse les blés d'hiver. La *pulmonaire* s'épanouit dans les haies, l'*anémone Sylvie* grelotte « au bord des ruisseaux et dans les bois », les *coucous* s'ouvrent partout au moment que chantent les oiseaux du même nom. Que Toulet est loin de tout ça et de son Béarn natal ! Et des Mascareignes ou d'Alger.

Déjà ruiné et passablement disloqué, il est venu « se refaire » à Paris. Il va y demeurer treize années, entrecoupées de voyages proches ou lointains. Y fréquenter la bohème distinguée de la Rive Droite. Y pratiquer cette *Sprezzatura* que Baldassare Castiglione a érigée en art de vivre. Y aimer, à corps perdu, les alcools forts, l'opium, le jeu. Et les jolies femmes évaltonnées, sœurs de l'exquise « fille de joie – et de tristesse » qu'il a immortalisée dans *Mon amie Nane*. Car, à ses heures, cet « horloger des âmes » (le mot est de Jean Giraudoux) n'est pas sans écrire. D'élégantes balivernes pour tenter un improbable renflouage financier. Et, pour notre bonheur, quelques poèmes aussi précieux que compendieux. Oaristys canonique (ne fût-ce que par ses trois strophes), équinoxiale (aussi tendre que cruelle), la *contrerime* XXII nous rappelle que *mars* est le mois des giboulées. Et que *Mars* est le dieu de la guerre. D'une guerre éternelle. Celle que se livrent les amants, à brûle-pourpoint, douze mois sur douze :

Boulogne, où nous nous querellâmes
Aux pleurs d'un soir trop chaud
Dans la boue ; et toi, le pied haut,
Foulant aussi nos âmes

La nuit fut ; rentrés chez moi,
Tes fureurs plus de mise.
Ah ! de te voir nue en chemise,
Quel devint mon émoi !

On était seuls (du moins j'espère) ;
Mais tu parlais tout bas.
Ainsi l'amour naît des combats :
Le dieu Mars est son père.

Le 25 mars, ce sera la fête de l'*Annonciation*.

RECEPTION AU PARLEMENT DE NAVARRE

M. de Béchillon et de M. Loustalot Forest



À la tribune : Denys de Béchillon, Marc Bélit, Pierre Peyré et Bertrand Loustalot Forest

HOMMAGE AU GÉNÉRAL RENÉ BAUD

Parlement de Navarre, Pau le 21 février 2024

Notre confrère René Baud est décédé le 28 août 2024 à l'âge de 92 ans. Nous étions quelques-uns de notre Académie à l'accompagner dans ce dernier voyage. Ses obsèques ont eu lieu à Séméacq-Blachon dans l'intimité de l'église Saint-Orens et la solennité des drapeaux d'anciens combattants. C'est là au pays de son épouse, qu'il avait déposé armes et bagages au milieu des vignes et des bois, pour la plus grande joie de ses enfants et petits-enfants parisiens en vacances.

Je l'ai reçu au sein de notre Académie en 2002, au fauteuil n° 20. Nous étions voisins entre Lembeye et Aydie, sur les coteaux du Vic-Bilh, mais c'est au fait qu'il avait été l'un des derniers officiers des compagnies sahariennes, que je dois cet honneur. Car ce grand aîné incarnait pour moi le souvenir de mon père, médecin méhariste, et de l'Algérie où je suis né.

Après l'École d'officiers de Saint-Cyr et l'École de cavalerie de Saumur, le jeune lieutenant a été chef de peloton dans la compagnie méhariste du Tassili. Il a ensuite gravi tous les échelons de la carrière. Il a fait l'École d'État-major de Paris, l'École supérieure de guerre et suivi le Cours supérieur inter-armées. Après son adieu aux armes, en 1988, dans la cour des Invalides, il est admis dans le corps de réserve, où il est membre du Centre d'Études et de Perspectives Stratégiques (CEPS), en matière de défense géostratégique.

Le nom de René Baud, rejoint ceux de ses prédécesseurs : les généraux Joseph de Goislard de Montsabert, Jacques de Barry et Pierre Peyrous, auquel s'ajoute désormais celui de François Lecointre, qui perpétuent la tradition des armes dans nos rangs.



A la tribune E.Lassailly. B. Loustalot Forest. Marc Bélit. Denys de Béchillon

DENYS DE BÉCHILLON, NOUVEL ACADÉMICIEN **Reçu au fauteuil n°37 par Marc Bélit**

Extraits de la présentation de Marc Bélit Président

« Le professeur de droit constitutionnel, Denys de Béchillon est connu pour son ouverture d'esprit et sa connaissance de l'humain, que ce soit dans ses profondeurs psychologiques, ou dans les articulations de ses rapports avec les autres à l'intérieur de la société et de préférence sur la forme de l'état de droit. Sa formation, sa sensibilité et sa culture, en font quelqu'un pour qui l'étude du droit ne se limite pas à une connaissance particulièrement fine des arcanes de la discipline, - que par ailleurs il saura expliquer avec talent à ses étudiants,- mais aussi par son souci de l'utilité publique du droit dans le gouvernement des hommes, raison pour laquelle il deviendra un spécialiste du droit public et particulièrement du droit constitutionnel ».

« De l'avis de ses pairs, il ressort que Denys de Béchillon qui est un très grand universitaire, un vrai juriste qui « possède une très grande connaissance du sujet constitutionnel et séduit par une intelligence d'analyse hors du commun . Et ceci toujours pour les mêmes raisons : la largeur de vue, l'amplitude de son raisonnement qui ne se limite pas seulement aux questions juridiques mais les articule toujours avec la dimension humaine, sociale et politique ».

*

« On sait aussi qu'il a la capacité de pouvoir travailler à éclairer les preneurs de décision et qu'il parle à l'oreille des puissants car c'est quelqu'un qui ne se contente pas de donner une opinion mais qui va au fond des dossiers et qui est capable de rentrer dans des questions complexes avec précision et en particulier de se soucier de la question des droits individuels dans les considérations plus générales. C'est pourquoi ses avis sont écoutés et ses consultations très recherchées, notamment à propos des « questions prioritaires de constitutionnalité » et de qu'on appelle « les portes étroites » qui sont des textes déposés devant le conseil constitutionnel par des acteurs de la société civile, lors du contrôle a priori d'une loi administrative, démarches faites en général par des parlementaires de l'opposition et portant sur la question de la constitutionnalité ou non d'une loi avant promulgation. C'est là que la connaissance fine du droit montre son utilité. Le droit en effet n'est pas à lui-même sa propre fin, il a fondamentalement une dimension utilitaire, c'est tout l'intérêt de l'expertise et de la jurisprudence. »

« C'est sans doute la raison pour laquelle, en 2007, le président Sarkozy le nommera dans la commission Balladur au titre de consultant dans le comité de réflexion et de proposition sur « le rééquilibrage et la modernisation des institutions, afin de proposer une réforme des institutions de la Ve République ». Les conclusions de ce comité du reste ont inspiré la réforme des institutions menée en 2008. »

*

« C'est aussi la raison de sa désignation dans la commission présidée par Simone Veil consistant à examiner s'il était opportun ou non d'inscrire des droits et principes fondamentaux nouveaux

dans « le préambule de la constitution européenne ». Après débat et délibération, ce comité a conclu en ne recommandant pas une modification du préambule de la constitution. Le rapport a été remis le 17 décembre 2008 au président de la République avec les raisons qui ont motivé sa décision.

L'université de PAU, pouvait s'enorgueillir de posséder en son sein avec Denys de Béchillon au milieu de quelques autres excellents juristes, je l'ai déjà dit, un des meilleurs du pays. »

*

« Est-ce à dire que Denys de Béchillon ait quitté le terrain des questions théoriques pures qui étaient l'objet de son enseignement, pour des débats de l'heure et les expertises fines qu'on lui demandait ? On a pu se poser la question. Mais la réponse est venue opportunément lorsqu'en octobre 2023, il n'y a pas si longtemps donc, il a convoqué à PAU les meilleurs esprits du droit et de la société dans le cadre d'un colloque national intitulé de manière forte : « la politique contre le droit ». La question posée était bien une question brûlante : « faut-il se libérer des entraves juridiques de l'Europe et des juges », comme le demandent aujourd'hui avec insistance les populistes pour libérer le peuple d'une entrave juridique qui ferait obstacle à sa souveraineté ? Il n'y a pas de question politique qui soit plus actuelle puisqu'elle fait en somme du droit et des juges le principal obstacle à la prise en main politique du destin national par une supposée volonté populaire. En d'autres termes, sommes-nous en train de perdre la boussole libérale qui nous guidait jusqu'à présent ? Il fut intéressant dans ce colloque d'entendre instruire la différence entre volonté populaire et volonté générale, mais je n'insisterais pas là-dessus ».

*

« J'évoquerai un autre aspect de son activité, et non des moindres, c'est sa façon de descendre dans l'arène publique en tant que chroniqueur dans des revues nationales, comme celle du « Point » d'abord, puis de « l'Express » ensuite. Dans ces chroniques Denys de Béchillon va sur le terrain des questions de droit mais plus largement des questions de société et de vie en société. On le sent soucieux d'être à nouveau au monde et dans le monde, d'être au monde, comme je disais au début en désignant une posture philosophique. Et à ce titre, j'observe un esprit lucide et malgré tout un peu pessimiste devant le cours des choses. C'est ce dernier trait me fit songer à la formule de Gramsci lorsqu'il affirmait en une sentence bien frappée : « pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté », car à l'évidence, écrire, c'est déjà ne pas baisser les bras et contribuer à la réflexion par l'intelligence en apportant des arguments au débat public qui éloigne la décision des emballements de la passion politique, et Dieu sait qu'aujourd'hui nous avons sous les yeux, un spectacle qui dans ce domaine nous plonge dans la perplexité ou davantage ».

*

« Je m'adresserai maintenant directement à vous cher Denys, car il me reste à parler de votre attachement à Pau. Vous êtes quelqu'un qui a fait l'essentiel de ses études, puis de son magistère universitaire à Pau, qui partage sa vie familiale avec une juriste connue aussi pour la qualité de son enseignement, quelqu'un qui a bâti sa demeure également à Pau, et je prends le terme au sens

du lieu où l'on demeure, vous pourriez ainsi répondre à la façon d'André Breton, auquel on demandait pourquoi la fin de sa vie, il avait choisi de s'installer à Saint-Cirq-lapopie dans le Lot : « *c'est ici que je me préfère* ».

Tout cela explique, vous l'aurez compris cher Denys, pourquoi nous sommes heureux et fiers de vous accueillir parmi nous ».

*

« Mesdames des messieurs, en mon nom, l'Académie du Béarn est heureuse de faire de Monsieur Denys de Béchillon, un nouvel Académicien de Béarn. Il siègera au fauteuil numéro 37 qui était celui de Monsieur Jacques Poumarède universitaire et professeur de droit, passé honoraire, après avoir été occupé par monsieur Louis Henri Sallenave. Bienvenue au nouvel Académicien de Béarn ».

BERTRAND LOUSTALOT FOREST NOUVEL ACADÉMICIEN

Un homme libre et indépendant reçu au fauteuil n° 14 par Etienne Lassailly

On prête à ce béarnais de souche, de lignage, de cœur et d'esprit, à ce nouvel académicien la pensée de Tocqueville selon laquelle « c'est l'homme politique qu'il faut faire en nous ».

L'homme politique que Bertrand Loustalot-Forest a réussi à faire en lui se révèle par sa carrière en faveur de ceux qui lui ont fait confiance dans sa longue pratique de la vocation d'avocat, de Conseiller Général et de premier adjoint de la ville d'Oloron.

Au commencement, des études primaires et secondaires à Oloron, au Lycée Saint-Joseph, dont tout le monde connaît la bonne réputation, puis au lycée Jules Supervielle.

Puis c'est le Collège d'Etudes Juridiques Poplawski où il suit ses études de droit. Nous sommes en 1966 et l'ambiance de ce collège qui forme des juristes est sûrement différente de celle d'aujourd'hui. La sélection est sévère et les étudiants doivent travailler et montrer leurs qualités intellectuelles pour ne pas échouer à leurs examens. Les professeurs viennent de Bordeaux et de Paris. Sa motivation pour ces études est grande car il bénéficie d'une certaine hérédité, six générations d'avocats sans discontinuer, même si, sous l'Empire, ses ancêtres oscillaient entre la profession d'avocat et la fonction de magistrat.

Après sa maîtrise de droit privé et son Certificat d'aptitude à la profession d'avocat, il prête serment il y a 55 ans, le 9 novembre 1970. L'année suivante, avocat stagiaire, il est premier secrétaire de la conférence du stage.

Il entre au Conseil de l'Ordre du Barreau de Pau dans lequel il va siéger pendant trente ans. Notamment il est Président de la CARPA, et délégué régional de l'Union Nationale des Caisses d'Avocats.

Élu Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la cour de Pau en 1989, il est alors le plus jeune Bâtonnier de Cour d'Appel de France.

Pour se délasser de sa vocation d'avocat, il est élu au Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques en 1992 pour 2 mandats consécutifs de 6 ans et devient ainsi le Conseiller Général du Canton d'Oloron-Est. Ce canton est stratégique. Il comporte la moitié de la capitale du Haut-Béarn et 16 communes qui s'égrènent, entre vallées et montagne, vers l'Espagne.

C'est le canton de Louis Barthou qui régna sans partage, sur ces hautes terres pendant 30 ans jusqu'à sa mort tragique en 1934. C'est aussi celui de son père, Jean Loustalot-Forest, avocat et Académicien de Béarn.

Né à Oloron, rue Palassou dont les balcons surplombent le gave, dans la maison de ses ancêtres, avocat à Pau et Oloron pendant 46 ans, conseiller général du canton d'Oloron Est pendant 12 ans, 1^{er} adjoint du maire d'Oloron, comment Bertrand Loustalot-Forest aurait pu échapper à son destin d'être reçu à l'Académicien de Béarn ?

En réponse, le nouvel Académicien évoque sa vie d'avocat de la fin du siècle passé, fait l'éloge de son prédécesseur qu'il a bien connu et beaucoup apprécié, Michel Marotte, Conseiller à La Cour de Cassation, sur le fauteuil n° 14.

Il nous plonge ensuite dans un épisode de l'histoire du Béarn en évoquant la vie de l'Avocat au parlement de Navarre Jean-François Mourot, premier député béarnais du Tiers aux Etats-Généraux en 1789, suspect et incarcéré aux heures sombres de la Révolution mais toujours présent lors de l'Empire où il devient Bâtonnier de l'ordre des Avocats de la Cour impériale.

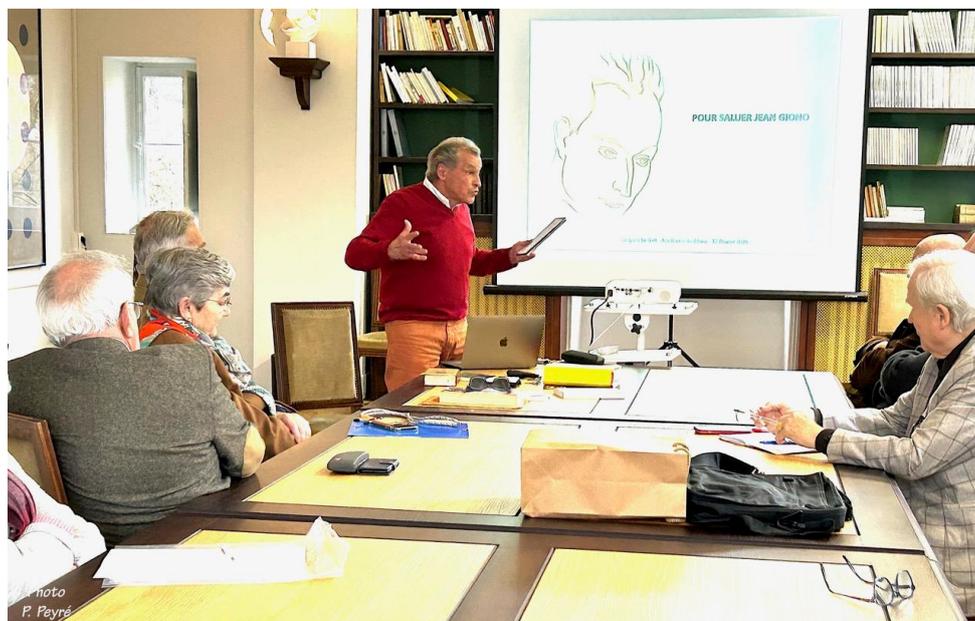


Les membres de l'Académie présents à la réception de deux nouveaux Académiciens.

CONVERSATION ACADEMIQUE

Jacques Le Gall

Pour saluer Giono (1895-1970)



Jacques Legall parle de Jean Giono

Son père ? Cordonnier. Sa mère ? Repasseuse. L'enfant ? Solitaire, rêveur, épris des « au-delà de l'air ». Une sensualité qui fait de lui « une goutte d'eau traversée de soleil ». Un ressentiment de classe ? Pas une once, madame... Un attachement à l'Italie ? Oui. L'école ? Terminée à seize ans car le père va mourir. Un emploi d'abord minuscule au Comptoir National d'Escompte de Manosque. Et puis la guerre à vingt ans : Épargnes, Verdun, Kemmel, Chemin des Dames... Pas une mais deux prisons, pour faire bon poids bonne mesure : la première parce que de guerre, il n'en veut plus ; la seconde pour « collaboration ». Quelle collaboration ? Aucune, n'en déplaie à l'engeance des fouille-aux-pots... En même temps que tout ça et qu'une vie de famille un peu moins pendule sous globe qu'on ne l'a cru, la passion de lire (près de 8000 livres dans la bibliothèque du *Parais*, chez lui) et cinquante années d'écriture, assis à son bureau, comme était assis à son établi son artisan de père :

Je ne peux pas passer devant une échoppe de cordonnier sans croire que mon père est encore vivant quelque part dans l'au-delà du monde, assis devant une table de fumée, avec son tablier bleu, en train de faire des souliers en cuir d'ange, pour quelque dieu à mille pieds.

Jean le Bleu

Au bout du compte, une œuvre immense, océanique. En constant renouvellement. Parce qu'on ne fait pas des bouquins comme on fait des petits pains. Parce qu'un créateur, s'il veut n'être pas un jean-foutre, doit tenter de répondre aux défis que le monde adresse aux hommes (joies, terreurs, indifférence...) et aux passions humaines les plus monstrueuses (domination, ennui, sang...). Parce qu'il faut que chaque livre, le mot est de Kafka, soit « la hache qui brise la mer gelée en nous » :

Pour que l'homme supporte le fait que le monde a été créé, il est obligé chaque jour, parfois chaque heure, à tout moment, de refaire en lui-même la création du monde.
Triomphe de la vie

Le renouvellement est tel que l'on est en droit de se demander comment s'articulent les deux « manières » de l'œuvre. Deux « manières » ? Non, pas si simple. Et plus beau. D'abord, entre le lyrisme d'avant-guerre (*Colline, Un de Baumugnes, Regain, Jean le Bleu, Le Chant du monde, Que ma joie demeure, Batailles dans la montagne*) et les « livres de braise » qui suivront (*Un roi sans divertissement, Les Âmes fortes, Les Grands Chemins, Le Moulin de Pologne*), il y a de très singuliers textes dits « de transition » : *Deux cavaliers de l'orage, Pour saluer Melville, Fragments d'un paradis*. Et puis les quatre romans du « cycle du Hussard » et les « Chroniques » se chevauchent, c'est le cas de le dire. Brin d'absinthe stendhalienne et bain d'acide machiavélien se mélangent. Sublime et ironie finissent par former un tout, un bloc. Or, comme le dit Casagrande, un personnage du dernier roman : « Un bloc c'est un bloc ».

Giono, aujourd'hui encore réduit voire trahi par l'inévitable étiquetage pionnesque, n'est certainement pas un écrivain régionaliste. Son Sud, il l'a dit et répété, est un « Sud imaginaire », comme le *Yoknapatawpha* Faulknerien. Oui, le romancier (comme le nouvelliste) est un conteur magnifique, mais c'est aussi – quel pied de nez aux zéloteurs de la table rase et aux dévots de la « modernité » ! – un écrivain du second degré. En témoignent, par exemple, *Naissance de l'Odyssée* son premier roman achevé, *Noé* au mitan de l'œuvre, *L'Iris de Suse* quand il s'agira de boucler la boucle, un an à peine avant de mourir. Giono n'a pas seulement bâti un univers romanesque, il a aussi inventé un univers langagier à part entière. Dissident, l'univers romanesque prend acte d'une scission entre le monde et le moi désenchanté. Tout aussi dissident, l'univers langagier a entériné l'irréparable coupure entre les mots et les choses, mais ne donne-t-il pas à entendre une *musique qui parvient à faire danser la vie ?*

Prise d'un seul tenant, « pensée en mouvement » non conceptuelle mais socratique et « libérale » (Friedrich Schlegel), l'œuvre de Giono raconte à la fois la quête de l'Œuvre et « l'auto-crédation du Moi artiste ». Au terme de cette exigeante « chasse au bonheur », Ulysse semble avoir découvert l'Ithaque de la fiction.

NOTES DE LECTURE

Thierry Moulouquet

« **Personne morale** »

Personne morale, tel est le titre du livre de Justine Augier publié à la fin de l'année dernière chez Actes Sud. Son propos est de revenir sur la situation qui a conduit l'entreprise Lafarge à comparaître pour crime contre l'humanité, qualification tout à fait pionnière s'agissant du monde de l'entreprise et des personnes morales. Souvenons-nous : Lafarge venait d'annoncer une fusion entre égaux avec le groupe suisse Holcim pour constituer un géant mondial du ciment. Son directeur général, Bruno Lafont, devait devenir le directeur général du nouveau groupe. La guerre en Syrie allait faire dérailler ce grand projet : Holcim absorbera Lafarge et Bruno Lafont ne figurera pas sur l'organigramme du groupe ! La rupture dans ce processus bien huilé est venue de l'accusation portée contre Lafarge d'avoir, pour permettre de poursuivre par temps de guerre le fonctionnement de sa cimenterie installée en Syrie, financé directement ou indirectement Daesch . Le livre raconte comment à partir des observations faites par une ONG, une procédure a été ouverte contre Lafarge en tant que personne morale. Celle-ci, malgré tous les freins mis à l'enquête que décrit le livre de Justine Augier, a confirmé les faits avec toutes les conséquences rappelées plus haut . La question centrale posée par ce dossier hors norme est celle de la responsabilité. Responsabilité individuelle, collective, , morale ?

Ce domaine a évolué au cours de ces dernières années où la conception de la responsabilité de l'entreprise s'est sensiblement élargie couvrant naturellement les conditions de travail physiques et mentales dans l'entreprise, mais s'étendant aux questions d'éthique, aux conséquences de son action sur l'environnement ou au respect des droits sociaux dans toute sa filière d'approvisionnement. C'est ainsi par exemple que des ONG ont dénoncé les conditions d'extraction du cobalt au Congo impliquant le travail des enfants, et que les sociétés se fournissant en ce minerai utilisé notamment pour la production des batteries ont dû adapter leurs pratiques pour s'assurer de l'arrêt du recours au travail des enfants. Les investisseurs sont également de plus en plus sensibles à ces questions et n'hésitent pas à sortir de leurs listes de sociétés dans lesquelles ils pourraient investir les sociétés qui ne prennent pas en compte ces obligations. Il y a encore dans la pratique bien du chemin à faire dans ce sens et les données pour vérifier les actions suivant les déclarations de principe ne sont pas toujours disponibles ; mais, incontestablement le mouvement est lancé pour prendre en compte l'entreprise non seulement en elle-même, mais comme une partie prenante clé de tout un éco système dont elle porte pour une part la responsabilité . C'est un sujet qui occupe maintenant un temps important sur l'agenda des conseils d'administration et plus en Europe que sur les autres continents. Il est vraisemblable qu'aujourd'hui un dossier du type Lafarge aurait une probabilité bien moindre d'advenir.

Cette question de la responsabilité évolue également pour les gouvernements et ne s'arrête pas à la formule « responsable mais pas coupable ». Prenons par exemple les grands défis que le monde doit gérer en ce 21ème siècle et notamment le climat, les épidémies, les migrations, le vieillissement de la population, la gestion du développement des villes en particulier en Afrique. On peut estimer que le fait que la coopération mondiale sur ces sujets soit très déficiente est un manquement grave au devoir de responsabilité des gouvernements concernés. Pour les démocraties, cet écart croissant entre la visibilité des enjeux et les résultats obtenus se traduit directement dans les urnes avec la montée des mouvements populistes. Au-delà du message qui peut être passé à chaque élection, ne serait-il pas envisageable de s'inspirer de l'évolution du traitement de la question de la responsabilité dans le monde de l'entreprise pour ouvrir des pistes de réflexion s'appliquant au domaine public : transparence des données sous tendant les décisions, mesure des résultats obtenus par les politiques engagées, instances indépendantes d'évaluation des politiques publiques sur le principe des agences notation, recueil des meilleures pratiques mises à disposition internationalement. On peut espérer également que dans la situation présente, l'Europe se porte en avant et donne « la » en matière de coopération renforcée pour renverser les tendances centrifuges actuelles.

Ce serait une remarquable démonstration de responsabilité

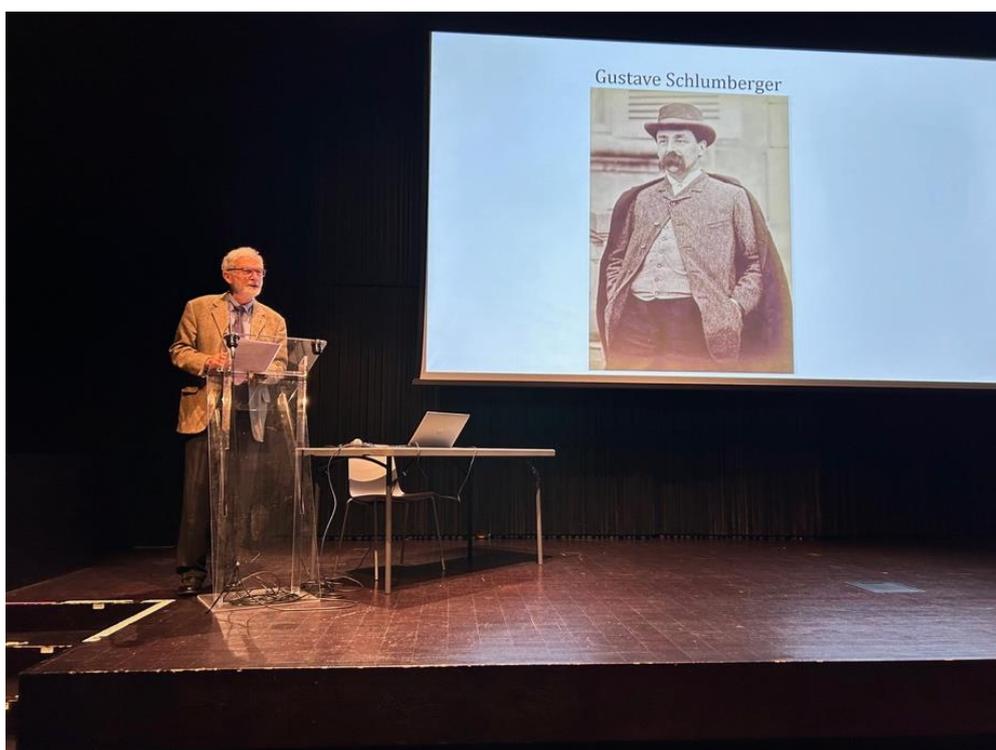
Enfin, et essentiellement, tout repose en définitive sur la responsabilité individuelle.

À cet égard, on peut considérer que tout a été dit par Albert Camus dans « Le premier homme » : « Un homme, ça s'empêche »

PORTRAITS

Marc Ollivier

Une grande figure de l'Académie de Béarn : Gustave SCHLUMBERGER



Marc Ollivier

A sa fondation, l'Académie de Béarn se donne 2 présidents d'honneurs : l'un, connu de tous : Louis Barthou ; l'autre qui ne l'est plus, Gustave Schlumberger.

Aujourd'hui, la tâche qui m'est impartie¹ est de raviver la mémoire d'un personnage assez considérable tombé dans l'oubli, devenu littéralement un « illustre inconnu ».

Léon-Gustave naît en 1844 dans le Haut-Rhin, à Guebwiller, fief des Schlumberger, dynastie protestante qui fit fortune dans les filatures et le tissage. Ses parents s'installent à Pau, au bon air, dans la villa qu'ils firent construire, au mitan des années 1840, au cœur du Parc Lawrance – le style de cette villa, qui accueille aujourd'hui l'Académie de Béarn, est assez insolite en Béarn, et lui a valu d'être qualifié de hollandais ou de néo-flamand ; corrigeons : il est simplement d'inspiration alsacienne comme nous le confiait, en marge de notre colloque, notre consœur de l'Académie d'Alsace Cécile Modanèse.

Gustave est élève au lycée de Pau, avant d'entreprendre des études de médecine à Paris - sans enthousiasme, mais, garçon brillant, il est reçu à l'internat, lauréat des hôpitaux.

¹Allocution prononcée à l'occasion de la séance d'hommage à quatre académiciens, tenue le 28 novembre 2024

Survient la guerre franco-prussienne, pendant laquelle il sert comme aide-chirurgien des ambulances. En 1872, il soutient sa thèse de doctorat - sur l'érysipèle du pharynx et des voies respiratoires. La fortune de sa famille lui permet, une fois sa thèse soutenue, d'abandonner la médecine.

Dispensé de travailler pour vivre, il aurait pu mener l'existence - assez commune à cette époque - d'un rentier. Rien de son éducation et sa personnalité ne le porte à mener une vie de riche oisif. Au contraire cet homme est un passionné ; une curiosité l'anime et il a les moyens de la satisfaire. Il raconte : « *La grande passion de ma jeunesse studieuse était déjà la numismatique ! Tout enfant, je recherchais passionnément les médailles, les vieilles monnaies romaines* ». Cette passion aurait pu rester un *hobby* ; elle devient un des ressorts de son existence.

A peine un an après avoir soutenu sa thèse de médecine, il publie *Les Bractéates*, un livre consacré aux monnaies circulant à l'âge de fer germanique en Europe du Nord, et jusqu'alors méconnues en France - L'ouvrage est couronné par l'Institut.

Pour réussir ce coup d'essai - qui fut aussi un coup de maître - il applique une méthode qu'il emploiera toute sa vie : choisir un sujet ignoré ou méconnu, une période autre que l'Antiquité, privilégiée par les numismates qui l'ont précédé, acquérir personnellement des pièces rares ; et, au-delà de ce qui est la quête du collectionneur, en révéler l'intérêt historique, s'appliquer à l'étude scientifique de ses trésors, en achetant des publications étrangères, finançant des traductions, explorant des sources difficiles d'accès, rédigeant des livres volumineux dont il finance en partie la publication.

De même, dès sa première œuvre, il ne se contente pas de confectionner un catalogue, mais fait preuve d'un vrai talent de vulgarisateur, cherchant toujours à être compris par un large public, en faisant dans un style clair une relation des événements qui n'exclut pas la recherche de l'effet.

Fort de ce premier succès, Gustave Schlumberger va désormais se consacrer à l'archéologie et aux voyages.

1875 : premier voyage en Égypte et en Grèce ; il se tourne alors vers l'étude des monnaies de l'empire latin d'Orient, sur une période allant de la première croisade jusqu'à la victoire ottomane.

Il publie *Numismatique de l'Orient latin*, ouvrage foisonnant qui, à la description des multiples monnaies des croisés de Syrie, associe une notice historique approfondie pour chaque petit souverain. Cette publication, il a jugé indispensable de la faire précéder en guise d'introduction, d'une sorte de guide des *Principautés franques du Levant*, ces micro-états sur lesquels règnent « les comtes d'Édesse ou de Tripoli, les princes d'Achaïe, d'Antioche ou de Tyr, les seigneurs de Sidon, de Montréal, d'Arsur, de Baruth ou de Nègrepont, les despotes d'Épire, les ducs d'Athènes »... et tant d'autres.

L'intérêt qu'il porte aux croisades le conduit tout naturellement à consulter les sources byzantines et, de là, à s'intéresser à l'histoire de l'empire romain d'Orient.

Lors de son séjour de six mois à Constantinople, en 1879, il acquiert auprès des antiquaires un nombre considérable de sceaux byzantins de plomb de l'époque médiévale - appelés « bulles byzantines » - qui venaient d'être exhumés lors de grands travaux de voirie dans la capitale. Les pièces qu'il vient de rassembler ne lui suffisent pas ; il étend son champ de recherche en s'assurant le concours d'autres collectionneurs et de musées, de sorte que son corpus s'élève à des milliers

de sceaux. Avant lui, ces petits objets, souvent endommagés, étaient généralement méprisés ; pour lui, au contraire, la sigillographie, comme la numismatique, sont des sources injustement négligées de l'histoire

Il en fait la démonstration avec *Sigillographie de l'empire byzantin*, imposant ouvrage qu'il rédige et illustre de plus de 1 000 vignettes. L'étude des sceaux contribue d'abord à la connaissance de l'iconographie religieuse byzantine, car un grand nombre d'entre eux représente la Vierge, le Christ et les Saints de manière variée. Surtout l'étude des légendes est d'une importance considérable pour la connaissance de la société byzantine, car, en révélant les noms de personnages de l'armée, du clergé, de dignitaires, de familles célèbres, elles sont d'un grand secours pour arracher à l'oubli des pans entiers du gouvernement, pour reconstituer l'organigramme de l'empire.

L'ouvrage vaut la reconnaissance du monde savant à un homme qui se qualifiait lui-même d'*outsider* ; qui avait plutôt jusque-là, aux dires d'un de ses contemporains, la réputation « *d'un mondain aux relations innombrables, collectionneur toujours aux aguets, et voyageur infatigable* ». Il confiait être le Français de sa génération qui, sans doute, avait le plus voyagé. Il est vrai que sa fortune lui procure des moyens exceptionnels pour mener ses investigations dans les musées et collections privées qui l'intéressent, à Londres, Berlin, Vienne, Turin, Saint-Pétersbourg, en Égypte, en Grèce, au Levant. Au cours de croisières en Méditerranée – sur son yacht - il mêle visites de sites archéologiques et de musées, acquisitions d'objets rares, rencontres savantes et mondaines.

Pourtant, à cet homme au profil atypique, qui n'appartient ni au monde universitaire, ni à celui des conservateurs de musées, ceux qui en relèvent doivent reconnaître le mérite d'avoir fait progresser les connaissances sur l'histoire du Proche-Orient, et ce, en mettant à jour et en exploitant des sources - monnaies et sceaux – dont, avant lui, on n'avait pas vraiment mesuré tout l'intérêt pour la connaissance de l'histoire.

Consacrant son nouveau statut, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'accueille en 1884 – il en deviendra même, en 1896, le président.

Après la publication de cet ouvrage majeur, il délaisse la numismatique et la sigillographie pour se tourner vers « la grande histoire », s'intéresser aux expéditions orientales des Francs et à l'empire byzantin. Il considérera d'ailleurs ses travaux sur l'empire romain d'Orient comme l'œuvre majeure de sa vie.

Dans l'introduction de *Nicéphore Phocas*, son premier ouvrage dans ce domaine, il déclare sans ambages : « *L'histoire de l'empire byzantin est encore tout entière à écrire* ». Lui choisit de l'aborder par le règne d'un empereur qui mena une lutte quasiment ininterrompue contre les voisins de l'empire. Au-delà de ce personnage, il veut faire de cette somme - qui comporte près de huit cents pages et lui a coûté plusieurs années de labeur - « *comme un résumé de l'existence militaire, sociale et politique à Constantinople vers l'an 960* ».

Son attirance pour Byzance, Schlumberger en donne, en une phrase, la clef : « *Rien n'est plus captivant que d'étudier l'existence de cette prodigieuse monarchie, formée d'éléments si étrangement divers, héritière du vieil empire romain, à cheval sur les limites de l'Occident et de l'Orient, se défendant durant mille ans et plus avec une énergie sans pareille, toujours renaissante, contre l'effort infatigable des nations barbares coalisées* »

Sa passion pour son nouveau sujet, cette fièvre qu'il qualifie lui-même de « *ferveur byzantine* », n'est pas sans rapport avec un phénomène de mode, la « byzantinomanie » qui marque la vie

culturelle française dans les dernières années du XIXe siècle. Elle se manifeste dans les arts décoratifs ; au théâtre aussi, où *Théodora*, pièce de Victorien Sardou, remporte un succès phénoménal ; succès servi par des décors grandioses, par la musique de scène de Jules Massenet, mais surtout par l'actrice pour laquelle elle a été créée, Sarah Bernhard, elle-même passionnée par l'art byzantin – et à laquelle le mondain Schlumberger a ouvert sa collection lors des répétitions. Le succès de la pièce de Sardou ouvre la voie aux suiveurs : 2 ans après la publication du livre de Schlumberger, est créée une pièce qui en est directement inspirée, intitulée *Le vœu de Phocas*.

Mais Schlumberger ne se contente pas d'être devenu une figure connue du tout-Paris. Nous l'avons vu, son ambition est autre. Il poursuit son grand-oeuvre.

Et il lui faudra sept années de travail et de recherches minutieuses pour donner une suite à *Nicéphore Phocas*. Ce sera *L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle* qu'il traite en trois volumes parus de 1896 à 1905 et qui couvre la fin de la dynastie macédonienne, le siècle qui va de l'avènement de Jean Ier en 969 à la mort de la fameuse Théodora, en 1057. Son éditeur n'est plus une maison savante – Firmin-Didot – mais Hachette qui produit un livre attrayant, à la typographie tarabiscotée, dans le style « byzantin ». On ne saurait trop souligner l'importance que revêt, pour l'auteur, l'image ; il veille toujours à enrichir ses ouvrages de reproductions d'objets et de documents originaux, dans le but de donner « *une illustration des faits par l'art et l'archéologie* ».

Ses recherches dans la quête de pièces rares dépassent largement, par leur objet, le champ de ses études historiques. Et, par leur ampleur, ses collections auraient pu lui permettre de créer un musée.

Gustave Schlumberger ne choisit pas cette option. Il lègue ses collections au Louvre - aux départements des peintures, des objets d'art, des antiquités grecques et romaines, des antiquités orientales, des antiquités égyptiennes – ; au Musée des arts décoratifs ; au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale - quelque 5 000 pièces, pas moins de 2 000 monnaies byzantines, dont qui double la collection du Cabinet ; à l'Institut - 6 000 ouvrages et ses albums de photographies, dont on découvre aujourd'hui l'intérêt.

Les objets qui ne rejoignent pas les musées nationaux vont à ceux de Strasbourg - en 1930 une salle Schlumberger est inaugurée au Palais Rohan. Et, *last but not least*, Schlumberger, qui a publié une *Numismatique du Béarn* en 1893, n'oublie pas sa région d'adoption et fait donation au Musée de Pau de sa collection de monnaies béarnaises – dont on ne peut que regretter qu'elles restent reléguées dans quelque sous-sol obscur.

Il faut enfin ajouter à ces donations multiples, la création, au Collège de France, d'une fondation pour les études byzantines ; ainsi que celles de trois prix triennaux (d'histoire byzantine ; d'archéologie byzantine ; d'histoire et d'archéologie de l'Orient latin) à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Notons enfin, dans cette vie bien remplie et couronnée par une reconnaissance scientifique qui dépasse les frontières nationales, un échec : s'il fut fait docteur *honoris causa* de l'Université d'Athènes, reçu comme membre des Académies de Roumanie, de Bavière et de Russie, il échoua, en 1909, à entrer à l'Académie française – il avait affaire, il est vrai, à un concurrent redoutable, Raymond Poincaré.

En revanche, en 1924, pour en faire son président d'honneur, l'académie de son petit pays eut le bon goût de se tourner vers cet homme de grande valeur, que la commémoration du centenaire de notre compagnie a permis, l'espace d'un moment, de tirer d'un très injuste oubli.

ICI ET AILLEURS

CHENGDU EN CHINE



Lettre de Chengdu, la ville des plaisirs par Jacques Dumasy

La ville de Chengdu est une énigme : au premier regard, elle n'a pas de cachet particulier, aplatie sous un ciel continuellement « bas et lourd ». Et pourtant, elle a une excellente réputation, en Chine comme ailleurs, et les touristes en quête d'évasion ou de repos s'y précipitent. Son appellation « ville des hibiscus », ces derniers y jetant, paraît-il, un manteau de pétales après les orages estivaux, est déjà une invitation au voyage et ouvre la voie à une première explication. Mais il nous faut creuser davantage.

L'urbanisation a été, à l'échelle de la planète, le phénomène fondamental de la seconde moitié du 20^{ème} siècle. L'homme des villes a remplacé l'homme des champs. Cette mutation a pris en Chine des proportions considérables, dont les effets sur l'évolution de la société et de ses valeurs restent à étudier. Visuellement, le premier constat paraît accablant : partout la ville traditionnelle chinoise a disparu, en une seule génération, au point que ses vestiges aujourd'hui ne sont guère plus apparents que les murs arasés par les millénaires de nos cités grecques ou romaines. Cette accélération foudroyante du temps n'a pas épargné Chengdu, aussi allégrement détruite que les autres cités chinoises par les apprentis sorciers de l'urbanisation. Elle aligne aujourd'hui, sur un plan en damier ennuyeux, des successions de tours et de centres commerciaux luxueux sans originalité, avec pour seule consolation quelques canaux aux eaux troublées, souvenir des racines

de sa richesse. Cette platitude tranche avec la somptuosité du site de sa grande rivale Chongqing, enchevêtrement de montagnes et d'eaux, dans la grande tradition des paysages chinois traditionnels, et qui pourtant pâtit d'une réputation exécrationnelle. Est-ce donc la banalité qui ferait la gloire de Chengdu ?

Une évidence : les habitants de Chengdu sont très fiers de leur ville et répètent de génération en génération que si un paradis existe en Chine, il pourrait se trouver là. Ils ne cessent de harceler les visiteurs pour connaître leur opinion sur leur ville et les réponses polies ou enthousiastes qu'ils obtiennent font naître chez eux le bonheur absolu qu'est la confirmation des certitudes. Combien de fois, quand j'exerçais mes fonctions à Chengdu, n'ai-je pas dû répondre à ce type de questions, notamment de journalistes toujours très jeunes et dont la naïveté et la gentillesse me désarçonnaient. Soucieux de ne choquer personne, mes réponses étaient invariablement élogieuses pour la cité qui m'accueillait avec tant de sympathie. Mais, fidèle à une certaine exigence de la vérité qui sied à l'occidental, j'introduisais dans mes propos des nuances qui se voulaient subtiles et la marque d'un esprit critique à défaut de pouvoir être frondeur. La lecture du journal le lendemain me procurait toujours la même surprise amusée : mes propos étaient devenus monochromes et de ce rose vif que seuls les bonbons acidulés osent afficher. Et que les détracteurs habituels du régime chinois ne viennent pas pompeusement y déceler une preuve évidente de l'absence de liberté d'expression ! Tous les quidams croisés aux hasards des rencontres attendent de vous la même béatitude quand il s'agit de leur bonne ville de Chengdu. Mais d'où vient donc ce bonheur si largement partagé, cette jouissance si clairement affichée ?

À ROME

Patrick Voisin

Pollution : le mot et la réalité... entre monde antique et monde contemporain



Cloaca maxima. Rome.

Dans le monde antique, plus particulièrement romain, ce que l'on pourrait appeler « pollution » était étymologiquement lié à l'eau et au sacré avec une valeur de profanation ; les mots latins *polluo* et *pollutio* signifiaient « souiller » et « souillure », d'un point de vue physique et/ou moral. On le constate chez Virgile (*Énéide*, 3, 234), Tacite (*Annales*, 4, 49), Ovide (*Métamorphoses*, 15, 98), Juvénal (*Satires*, 2, 29), Pline le Jeune (*Correspondance*, IV, 11) ou Cicéron (*Verrines*, 5, 187) – que cela s'applique à l'eau, à un dieu, à la paix, aux lois ou à une femme ; et le mot *pollutio*, qui apparaît chez Palladius (*De l'économie rurale*, IX, 10), est surtout présent dans le latin ecclésiastique de la *Vulgate* (*Lévitique*, 7, 21 ; *Ézéchiel*, 18, 11). Car, dans les consciences, lorsque la nature supportait une atteinte à son intégrité, cela était perçu et vécu comme un crime contre les dieux ; c'était une question d'impureté, et non de dégradation de l'environnement par un agent polluant ; ainsi, pendant longtemps, les mots français « polluer » et « pollution » ont-ils gardé cette valeur religieuse.

Or, une lecture scientifique des nuisances décrites par les Anciens – corroborée par l'archéologie moderne – nous amène à dire que celles-ci n'avaient aucun lien avec le sacré, mais qu'il s'agissait de réels phénomènes de pollution tels que nous les entendons au XXI^e siècle. Et, si la plupart de ces phénomènes résultent aujourd'hui de la révolution industrielle du XIX^e siècle, n'oublie-t-on pas trop vite que les gaz de biomasse existaient déjà dans l'Antiquité ? C'est bien

pour cela que la ville incarnait tous les désagréments résultant de la vie en société, contrairement à la campagne lieu de la vie naturelle ; aujourd'hui cela s'appelle la pollution urbaine ! Mécène et Horace recommandaient donc de quitter la ville pour la campagne, à moins de pouvoir recréer la campagne à la ville, par exemple sur le Janicule comme le montre Martial (*Épigrammes*, IV, 64).

Ainsi la pollution à Rome avait-elle la double forme d'une pollution de l'air et de l'eau. Pollution certes naturelle et organique, mais pollution tout de même par le travail des artisans : résidus de fusion et teintures dégagèrent des vapeurs ou se mélangeaient à l'eau. L'air était impur avec les fumées partant de tous les fourneaux à bois des maisons ou des thermes privés et publics, comme Sénèque en témoigne (*Lettres à Lucilius*, CIV, 6) ; et l'élimination des résidus organiques posait aussi problème : le système des égouts était rudimentaire, même si les Romains avaient accompli des progrès considérables par rapport aux Grecs, comme l'attestent Strabon rendant hommage au travail de Vipsanius Agrippa sous Auguste (*Géographie*, V, 3) ou Frontin un peu plus tard (*Les aqueducs de la ville de Rome*, 87-89). Mais, quelques dizaines d'années auparavant seulement, Cicéron témoigne que Verrès créait entre lui et la puanteur de la ville une barrière odorante de roses (*Verrines*, II, 5), tellement l'air était vicié par les eaux d'écoulement. Il ne faut pas oublier non plus la pollution de l'eau par le sang des très nombreuses victimes des sacrifices ou des jeux dans un calendrier de fêtes très dense. L'eau des citernes et des fleuves était nitreuse et saumâtre, comme le décrit Vitruve (*De l'architecture*, VIII, 3), et bien connue est la maladie du saturnisme due à la toxicité des eaux dans les canalisations en plomb ; Vitruve recommandait donc celles en terre cuite (VIII, 6-8). Il faudrait encore développer le chapitre plus moderne de la pollution sonore avec Horace (*Épîtres*, II, 2, 65), Juvénal (*Satires*, III, 223) ou Sénèque (*Lettres à Lucilius*, LVI, 1-5). Pline le Jeune s'insurge donc contre la capacité qu'ont les hommes à polluer les eaux et l'air, alors même que la nature est bienfaisante (*Histoire Naturelle*, XVIII).

En fait, l'idée de souillure religieuse qui se rattachait initialement au lexique de la pollution existe toujours pour les chrétiens, les juifs ou les musulmans, si l'on s'en tient aux trois religions abrahamiques des pourtours de la Méditerranée ; mais on n'emploie plus les mots « polluer » et « pollution » pour la désigner. Car, depuis 1895, « polluer » signifie « souiller un milieu naturel par une action technique ou industrielle » sous l'influence de l'anglais *to pollute* qui prend son sens moderne vers 1860, appliqué aux eaux et à l'air ; et « pollution », parallèlement à son équivalent anglais, prend son sens écologique vers 1960.

La question la plus difficile à trancher aujourd'hui n'est pas tant de certifier que la pollution au sens moderne existait déjà ; ce qui est plus complexe est de savoir si les Romains arrivaient à se

dégager de la question du sacré pour percevoir voire comprendre un peu ce phénomène que nous appelons « pollution » ; dans quelles limites le concevaient-ils ? Autrement dit, avaient-ils un sens de l'environnement et à quoi cela ressemblait-il ? Osons le mot : étaient-ils écolos ? Ou ont-ils seulement constaté – sans les analyser rationnellement – des réalités qui ne seront expliquées et conceptualisées scientifiquement que bien plus tard ? Des voix se sont élevées pour dénoncer des abus, amorce d'un discours écologique préparant le discours écologiste du XXI^e siècle, même si on est loin de Grecs ou de Romains éco-citoyens !

Toujours est-il que les Grecs et les Romains étaient déjà des pollueurs ! Leur industrie, c'est-à-dire, au sens premier, leur activité, mettait à mal le royaume de Dame Nature ; et l'homme était plus porté à dominer son environnement naturel qu'à vivre en harmonie avec lui – très loin encore de vouloir sauver la planète.

Lire : Patrick Voisin – *ÉcolΩ. Écologie et environnement en Grèce et à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, « Signets », 2014.

CHRONIQUE

Marie-luce Cazamayou

Premiers voyages



Jeunes élèves lors d'un échange Franco-Allemand de la jeunesse

Un jour, commence une merveilleuse période, j'ai un vélo, ma meilleure amie a un solex, nous allons au bal le dimanche après-midi en hiver, et tous les dimanches dans les fêtes des environs, en été.

Au Lycée nationalisé mixte d'Orthez (il s'appellera plus tard Gaston Fébus), on ne rit pas avec la discipline, les cours de récréation des garçons et des filles sont séparées par le bâtiment principal, mais on est ensemble en classe, et « on se tire la bourre avec les meilleurs », qui ne sont pas toujours les meilleurs. C'est stimulant. Au lycée, nous sommes 5 amies, nous aimons les maths, nous jouons à « qui aura fini le plus vite ». Et ça marche.

On ne peut pas dire que les parents sont contents parce que « chez nous on n'aime pas flatter les enfants », mais on surprend quelques sourires de satisfaction.

Enfin, un jour, vers Pâques, on voit arriver chez nous, Monsieur le Curé de Laàs, en soutane et en 4 chevaux. Il vient raconter quelque chose à mes parents, et il veut que j'entende :

L'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse vient d'être créé en janvier 1963, voulu par Charles De Gaulle et Konrad Adenauer. Un homme exceptionnel vient de s'installer près de Navarrenx, un ancien consul de France en Allemagne, Monsieur Chabrerie. Ce monsieur veut que soit restauré et entretenu le cimetière oublié du Camp de Gurs. Il veut aussi rapprocher deux villes Navarrenx et Rheinstetten en Pays de Bade, où il était consul. Il organise un jumelage entre ces deux villes, et il agit pour sauvegarder le cimetière du Camp de Gurs. Les émissaires allemands sont venus, ont vu Gurs, et pris conscience du fait que beaucoup de gens décédés et enterrés là, sont de leur région. Ces Allemands ont été reçus par le maire et les élus de Navarrenx. Mais ils ont un problème, qui fait rire notre curé : « Ils n'ont pas d'interprète ! Le curé de Navarrenx a dû leur dire que je parle l'allemand, ils sont venus me chercher. »

Un peu de porto, on s'assied dans le salon, maman escamote un pull qui traîne, et fait sortir la chienne. Nous apprenons que notre curé, prisonnier en Allemagne dans une famille protestante, a appris là-bas l'allemand et l'accordéon. Pour l'accordéon on le savait, combien de fois il a enfilé les bretelles de l'instrument pour accompagner nos chants quand le bus qui allait à Lourdes, à Saint Sébastien, où dans les goûters de Noël, et les fêtes paroissiales.

Il a donc assisté aux rencontres, traduit des lettres, des discours, en présence de Monsieur Chabrerie, et des élus de Navarrenx. Mon père ancien prisonnier aussi, est tout à fait intéressé par cette histoire, et d'autant plus intéressé que notre curé prend un air espiègle avant de poursuivre. « Il y a de l'argent. Les élus de Navarrenx sont allés là-bas, gratuitement, les Allemands sont venus, ils ont mangé chez Camdeborde (meilleur restaurant de Navarrenx, très côté en ces années-là). Tout le monde s'en est fichu plein la lampe. Mais il y a un problème : le Consul Chabrerie demande depuis un moment : quand est-ce qu'il va rencontrer les jeunes qui vont recevoir un jeune allemand chez eux, et qui vont aller là-bas. L'Office Franco-Allemand prend en charge les voyages en train, et d'autres frais. »

D'après notre curé, à Navarrenx, on n'est pas pressé... Mais lui, il leur a annoncé que, si des jeunes n'étaient pas mis au courant et rassemblés pour réaliser un vrai jumelage, créé pour l'avenir et l'amitié entre les peuples, il ne viendrait plus. Alors, ça y est, ça avance. Des jeunes Allemands arrivent ces jours-ci. Navarrenx est tout proche, il a négocié, en échange de ses traductions, la participation des jeunes de notre village pour recevoir, et pour aller en Allemagne l'an prochain. On ouvre les cacahuètes, mes parents se regardent, me regardent : « Tu voudrais participer ? » Oui, bien sûr !! Je ne dis pas que je préférerais aller en Angleterre. « Dans ce cas, j'emmènerai deux ou trois jeunes aux sorties qui sont prévues dans quelques jours. Si vous pouvez venir, avec nous ce serait formidable. »

C'est ainsi qu'en mai 1964, Carola Huber est arrivée chez moi. Elle ne connaissait pas un mot de français, moi pas un mot d'allemand, et papa n'était pas là. Je lui ai montré sa chambre, elle a dit «cheun », puis je lui ai fait voir toute cette grande et vieille maison de la campagne, la chambre de mes parents : « cheun », ma chambre « cheun», et intelligente comme je suis, j'ai ainsi appris un mot allemand : chambre se dit cheun! Donc on arrive à la salle de bain et je lui dis : Cheun laver en faisant un geste, puis les toilettes : cheun caca-pipi, je ris, je me trouve rigolote, elle rit aussi, puis je rejoins maman à la cuisine cheun tambouille, et à la grange cheun vélo et bazar, et la niche du chien : cheun ouah-ouah, bien sûr !

Papa rentre du travail et veut savoir pourquoi je suis si fière, et je découvre que je suis très stupide : cheun, c'est schön , et ça signifie « joli »... Du coup, je rougis, et j'apprends à dire « pardon » en allemand, « entschuldigung » en regardant ma Carola qui converse avec mon père, car, lui aussi « a fait allemand » là-bas, il n'a pas que de bons souvenirs, mais il croit à la paix et il aime le rire de Carola.

Il y a 60 ans nous avons accompagné nos jumeaux au Camp de Gurs pour nettoyer les tombes enfouies sous le lierre et la terre. Nous les avons aidés à relever les noms gravés, ces noms qui venaient du Pays de Bade. A leur retour, ils chercheront si des familles subsistaient. De notre côté nous avons découvert leur pays. Nos jumeaux n'allaient pas au bal, ils avaient déjà des discothèques, et sur les estrades, les groupes qui jouaient ressemblaient aux Beatles. De jolies histoires d'amour sont nées, quelques-unes se sont terminées par des mariages. Les sœurs de Carola ont été les jumelles de mes sœurs, et mes parents sont allés à la rencontre de la famille Huber en 1969. Monsieur Huber avait eu la main à moitié arrachée à Stalingrad, et la maman de Carola a vu sa propre mère tomber dans le jardin, d'une rafale venue d'un tank qui passait. Ils ont essuyé leurs yeux, ils ont dit « plus jamais ça ». Mais papa a dit au retour « on ne changera pas les hommes. »

Un autre jumelage a été créé sur l'exemple réussi de celui-là en 1971 avec l'Italie, près de Venise, c'est une autre histoire.

Miracle : ces jumelages existent toujours. Hélas, bien peu de jeunes ont envie de s'investir, mais, nous, les jeunes de l'époque, nous continuons à le faire vivre. En avril, cette année, c'est ma jumelle Anna, ma vénitienne, qui viendra dans ma maison, il y aura des rires, des chants, on va courir moins vite, mais elle parle français.

Le jumelage continue, et nous savons encore par cœur la chanson de Barbara :

Ô faites que jamais ne revienne,
le temps du sang et de la haine,
car il y a des gens que j'aime,
à Rheinstetten à Rheinstetten...

EVENEMENTS À VENIR

Le mercredi 19 mars :

Remise du prix Marguerite de Navarre de la nouvelle à madame Sophie Marceau en présence du bureau de l'Académie et des membres du jury. Les académiciens qui souhaitent assister à cette remise du prix devront le faire savoir rapidement afin de prévoir pour la petite réception qui suivra.

(s'adresser à Etienne Lassailly, secrétaire)



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Noter que l'Assemblée générale de l'Académie se tiendra le mardi 25 mars à 16h. Vous êtes invités à y assister nombreux car une photo de l'assemblée sera tirée à cette occasion.